

M. Braunshausen concède au nouveau titulaire du cours de philosophie deux mérites. Le premier, purement relatif, réside dans le remplacement du manuel de Stœckl par celui de Hagemann ; ce dernier est néo-thomiste, lui aussi, mais aux raisonnements plus solides.

Ensuite l'auteur cité parle d'innovations qu'il considère comme anticipations heureuses aux doctrines pédagogiques modernes : l'introduction au plan d'études de 1876/77 de l'analyse et l'interprétation d'ouvrages philosophiques (Fénelon, Bossuet, Pascal) ; la lecture privée dirigée par le professeur et la critique des rédactions faites d'après ces lectures.

En 1879 Charles Mullendorff eut à essayer des critiques sévères : dans un discours à la Chambre, Joseph Brincour lui reprocha d'enseigner un cours de théologie déguisé et d'employer des manuels latins. En outre une commission de deux professeurs étrangers proposa de conserver en première un cours de morale d'une heure par semaine et de renvoyer l'étude des autres disciplines philosophiques à l'université.

Charles Mullendorff se défendit en publiant en 1880 ses « *Observations sur le cours de philosophie à l'Athénée de Luxembourg.* »

Au député libéral, Mullendorff répond « qu'il n'enseigne pas subrepticement la théologie révélée, mais qu'il enseigne ouvertement la théologie rationnelle en suivant les brisées des meilleurs philosophes depuis Platon jusqu'à Descartes et celles de tous les spiritualistes. D'ailleurs la raison et le bon sens défendraient à l'Etat de charger un professeur d'enseigner la religion et d'en payer un autre pour la combattre et la faire désertier. Dans ce cas un député catholique serait fondé à réclamer à son tour. Quant aux manuels, ceux de Hagemann, qui sont allemands, sont employés pour la logique et la psychologie, et le manuel de Tongiorgi, qui est écrit en latin, mais qui est très élémentaire, ne sert que pour le cours de morale. M. Brincour trouve qu'il convient mieux aux séminaristes qu'aux étudiants des cours supérieurs : mais les deux groupes d'élèves ont fait 9 heures de latin pendant 7 longues années, de sorte que ce serait la condamnation du cours de latin si les uns ou les autres trouvaient des difficultés insurmontables à la lecture d'un texte latin facile. »

Et aux deux autorités étrangères Charles Mullendorff de répliquer en citant ce que *Simons* avait dit à la Chambre au sujet des cours à certificats : « Je me fais fort d'aller à Paris au mois d'octobre ou de novembre, de me présenter au professeur au mois de décembre, de retourner au mois de juillet et de rapporter tous les certificats exigés par la loi. M. *Eyschen* a ajouté : On y donne même des certificats en blanc. »

Quant aux conclusions pessimistes auxquelles arrivait Mullendorff, qui craignait qu'on n'abolît les cours supérieurs, M. Braunshausen se félicite qu'elles ne se réalisèrent point. Cet auteur clôture par ces mots : « Charles Mullendorff était certainement un penseur original et un pédagogue averti, mais on voit que l'esprit public se détournait en partie, et précisément parmi la jeunesse, d'un enseignement philosophique, qui avait des attaches trop étroites avec la théologie. »